N° 3 — Première Année — Janvier 1908

REVUE
DE
PSYCHOLOGIE APPLIQUÉE
ET DE
PSYCHOPOTENCE

PUBLICATION MENSUELLE, INDÉPENDANTE ET DOCUMENTAIRE

DE

Mentalité et de Psychisme expérimental

Rédacteur en Chef : Léon DEMONCHY, Docteur en Médecine

SOMMAIRE :

DIRECTION :
113, Boulevard Beaumarchais, Paris (3e Arrt)

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
78, rue Turbigo (Métro Temple, 3e Arrondissement)

Le Numéro : 50 Centimes

ABONNEMENTS :	Paris..............................	6 francs par an.
—	France.............................	7 — —
—	Etranger..........................	10 — —

Dépôt, Administration, Rédaction, Publicité, 78, rue Turbigo, Station Métro : Temple, Paris (IIIe Arrondt).

Le mardi de 1 heure et demie à 3 heures.

Pour la Correspondance, joindre un timbre pour réponse.

N° 3 Première Année Janvier 1908

REVUE
DE
PSYCHOLOGIE APPLIQUÉE & DE PSYCHOPOTENCE
Publication Mensuelle, Indépendante et Documentaire
DE
MENTALITÉ et de PSYCHISME EXPÉRIMENTAL

« Un rien de vérité est chose grande et belle, c'est une place dans l'éternité. »

AVANT-PROPOS

La Revue de Psychopotence devenant l'organe attitré de la Société de *Psychologie Appliquée*, ajoute à son titre le nom de cette Société.

Cette Société s'est formée pour l'étude expérimentale des faits psychophysiologiques et des phénomènes psychiques. Dans le prochain numéro, nous reparlerons plus au long de son but éminemment pratique de vulgarisation scientifique et de ses moyens d'investigation.

Nous rappelons que le mot « Psychopotence » s'applique à tout état dans lequel se manifestent les forces psychiques soit inconsciemment, soit consciemment, qu'il s'agisse de faits banals ou de faits peu communs.

Ce mot, de même que le mot français « omnipotence », n'est pas formé de deux mots, mais de la réunion d'un radical et d'une terminaison.

MENTALITÉ DE LA FEMME ENCEINTE

Comme preuve de la mentalité spéciale de la femme enceinte, qu'il me soit permis de citer un exemple.

Une femme enceinte de deux mois fait appeler un médecin pour lui demander conseil et la tirer d'embarras, car les circonstances sont pénibles et douloureuses. Mère de plusieurs enfants elle les a tous perdus dans les convulsions, et pourtant elle porte constamment, le jour piquée à ses vêtements, la nuit sous son traversin, un

papier sur lequel est écrite une formule, une prière contre les convulsions. Cette prière est difficile à trouver ; il faut montrer patte blanche pour l'avoir et pourtant il faut croire que bon nombre de femmes la possédent, car elle est l'objet d'un commerce assez florissant, elle s'achète et se paie assez cher. Les prix varient suivant la situation des clientes.

Malgré tout et même malgré la confiance qu'elle inspire, elle est restée sans effet ; le charme n'opère point. Au point que la femme s'inquiète et attribue à la prière un effet contraire à celui désiré. Loin d'être bonne elle porte malheur. Il faut s'en défaire, et c'est à un médecin qu'on la remet, afin de conjurer le sort. Il ne faut plus la voir, c'est maintenant une sorte de mauvais œil. Voilà la mentalité d'une femme enceinte en plein Paris, à notre époque, et beaucoup sont comme elle, mais ne l'avouent pas par crainte du ridicule.

De son côté voici ce que le médecin remarque :

Mari et femme sont tous deux forts et bien portants sans tare héréditaire marquée. Mais que fait le mari ? Il a une profession qui est funeste à ses enfants. Il est employé dans une distillerie et manie constamment les alcools les plus forts ; il est exposé toute la journée aux parfums les plus subtils, aux vapeurs des extraits les plus en renom, qui servent à faire les boissons, les liqueurs et les apéritifs de marque.

La clinique nous a révélé des faits où des gens qui ne buvaient pas étaient néanmoins atteints d'alcoolisme chronique, parce qu'ils étaient exposés à des vapeurs d'alcool. Des femmes de distillateurs, au bout de quelques mois d'habitation, étaient absolument intoxiquées, et devaient vivre en dehors de la distillerie sous peine des dangers les plus terribles ; leur santé était compromise et ce qu'on attribuait à des troubles cérébraux et mentaux n'était que l'explosion d'accidents d'alcoolisme, dus à l'atmosphère de vapeurs alcooliques remplissant l'air ambiant de la distillerie.

Si de pareils dangers menacent les habitants malgré leur hygiène et leur confort, il n'y a pas à s'étonner que l'ouvrier travaillant dans la distillerie fût lui aussi intoxiqué.

De plus si les deux époux n'étaient pas des buveurs immodérés, pendant le repas le vin, et après le repas les liqueurs, étaient choses usuelles et abondantes. La femme buvait sa part, et au moindre malaise, et les malaises sont fréquents dans cet état, vite un verre de vin ou quelques gouttes d'alcool : ça fera du bien au petit, disait-elle.

Que de fois le médecin n'entend-il pas de pareilles exclamations !

Le médecin ne rendit pas la prière à la femme, mais institua une hygiène plus simple et plus saine ; supprima les alcools, réduisit le vin, et fit cesser les petits verres. L'enfant naquit et fut envoyé à la campagne aux soins d'une nourrice honnête et experte ; il vit encore en dehors de la ville et n'a jamais eu de convulsions.

Ce n'est pas un cas isolé ; de pareils faits sont fréquents.

Le malheur est que la femme enceinte échappe souvent aux bons conseils, et qu'elle prête plus facilement l'oreille à des racontars de voisines qui en imposant leurs manières de voir, empêchent la présence de gens expérimentés capables de donner de bons avis propres à transformer en bien la mentalité chancelante et si facilement suggestible des futures mères de famille.

Combien n'en avons nous pas entendu prétendre que la lune avait une influence remarquable sur les sexes alors que tant de cas contraires prouvent qu'il n'y a là rien de sérieux ; rappelons le cas de cette femme à qui l'on promettait un bon gros garçon. Les astres avaient parlé, c'était écrit ; le malheur voulut qu'elle eût deux filles : pareille aux faibles humains, la lune s'était trompée.

On flatte la femme, on l'encense, on la cajole, c'est la merveille de la création, mais par là même on l'annihile, on l'abaisse, on la considère comme un être nerveux sujet à toutes les défaillances, incapable de commander à ses nerfs.

Et la femme ne proteste pas. Bien mieux elle s'en fait gloire et se moque de ceux qui veulent l'élever au-dessus de toutes ces superstitions intéressées, et la délivrer de toutes les diseuses de bonne aventure.

Que faire pour transformer sa mentalité ?... Il faut écarter toutes ces idées maladives, démoralisantes ; il faut traiter la femme, en femme, c'est-à-dire, en être que des conditions physiologiques peuvent rendre momentanément faible et suggestible, et à cause de cela même, la relever, la rendre forte et maîtresse de ses nerfs.

Que faut-il donc ? Lui dire la vérité, l'éclairer sur sa mentalité. Or, sur quoi repose la plupart du temps la mentalité de la femme enceinte ? Sur la peur, qui se subdivise en une pluralité et une variété de peurs et de craintes.

D'abord la peur de mourir.

Pourquoi cette peur ? Il est rare de mourir en couches. Mal joli, dit-on, sitôt fini on en rit. Il faut des accidents exceptionnels

pour que la femme succombe. Certes, dans les temps passés, avant les méthodes scientifiques actuelles, il n'était pas rare de voir les femmes mourir des suites de l'accouchement ; c'était comme une véritable épidémie et les statistiques sont là pour nous prouver et nous rappeler l'effrayante mortalité d'alors.

L'ignorance où l'on était des principes d'hygiène, de leur application aux maladies en était la cause. La femme était infectée et l'infection était portée de maison en maison par les gardes malades, les sages-femmes, les amis, les parents, par tous ceux qui approchaient la malade, emportant avec eux les germes du terrible fléau. Quitter une femme atteinte d'infection puerpérale, et approcher une nouvelle accouchée, c'était vouer cette malheureuse à une mort certaine. Par l'exercice même de son art, la sage-femme devenait donc ainsi le principal élément de la contagion.

Par suite des progrès de la Science, des travaux de Pasteur, et de l'application de ses théories aux soins donnés, aux pansements, à la stérilisation des instruments, ce danger a disparu, et c'est aujourd'hui chose bien rare de voir des cas d'infection puerpuérale.

La plus grande cause de mort de la femme, en couches, l'infection ayant disparu, la peur de mourir, ne se comprend plus. Il faut que les femmes enceintes réagissent contre cette crainte qui n'a plus de raison d'être.

Il est nécessaire que la femme se pénètre de cette idée ; avec la propreté scientifique, médicale et chirurgicale de nos temps, elle n'a pas à redouter l'infection, elle doit exiger autour d'elle la présence de gens entraînés aux nouvelles façons de faire, et aux procédés modernes.

Deux grandes méthodes sont en usage :

L'asepsie, qui consiste à rendre le milieu stérile c'est-à-dire absolument sans germes capables de donner une infection, et l'antisepsie qui consiste à détruire les germes et les principes de contamination.

Les traitements actuels qui s'appliquent à la femme en couches sont en quelque sorte la réunion de ces deux méthodes. Stériliser ou mettre en état de propreté chirurgicale les objets de pansement et les milieux où ces pansements s'opèrent, antiseptiser ou détruire les germes qui auraient pu se glisser, par les pansements, les liquides et les déjections de toute sorte.

La femme enceinte doit transformer sa mentalité de peur en une

certitude qu'elle vivra pour élever son enfant et le suivre dans la vie.

L'éducation du public commence à se faire et les masses admettent peu à peu ces notions modernes de santé.

Dr Léon Demonchy,
Docteur en Médecine, Licencié en Droit.

DERMOGRAPHISME

Abordons un ordre de phénomènes d'une allure moins théâtrale qui dans les temps passés avaient le grave inconvénient de conduire ceux qui en étaient les malheureux porteurs, à la prison, aux tortures, au bûcher. C'étaient des troubles de la circulation sanguine d'une nature toute spéciale ; l'ignorance des temps n'étant pas susceptible de leur donner une explication scientifique, ils étaient attribués au Diable et à ses maléfices. On brûlait ceux qui avaient le malheur de les présenter, comme coupables d'être en possession diabolique, ils portaient sur eux, sur leur peau, la signature du Diable.

Ce ne sont plus des troubles ordonnés à grand renfort de suggestion, comme ceux présentés dans le numéro précédent de la Revue ; non pas qu'ils ne puissent être produits par l'effet de la suggestion, mais l'effet suggestif n'est pas nécessaire, et ceux qui portent ces marques le plus souvent l'ignorent et sont les premiers surpris quand on les leur révèle. Il faut donc les envisager comme des phénomènes spéciaux à certains individus. Plus tard nous verrons si parmi ces gens il n'en est pas de suggestionnables, mais pris en eux-mêmes, et non produits par la suggestion, ces phénomènes sont des plus curieux. Certaines personnes présentent cette particularité de garder sur la peau les signes qu'on y trace. Je ne parle pas des pincements, qui sont douloureux et produits avec force, mais d'attouchements exécutés d'une façon superficielle et sans douleur.

Si l'on trace sur la peau des lettres, des signes, par exemple, des croix, des triangles, des figures cabalistiques ou autres, avec l'ongle, un manche de porte-plume, un instrument quelconque à l'extrémité mousse et arrondie, au bout de peu de temps la peau présente une poussée sanguine, une sorte de congestion locale, rougit et reproduit en relief les signes tracés. Le relief se détache d'une façon très visible, ne s'efface pas de suite, dure parfois assez longtemps ; il est d'une telle netteté que maintes fois on a pu le pho-

tographier. Comme il ne produit aucune douleur ni aucun inconvénient on peut renouveler l'expérience et la varier aussi souvent que l'on veut. Ainsi avec l'extrémité d'un crayon, de l'ongle, d'un bout de bois quelconque, vous tracerez sur la peau d'un de ces individus présentant cette particularité, des signes diaboliques, ou bien un nom pris au hasard : tels que, Marie, Satan, la date de leur naissance 18 juin 1894 — et au bout de quelque temps vous voyez se dessiner en relief sur la peau, les signes diaboliques, Marie, Satan, 18 juin 1894, à la grande surprise du sujet.

En voici une description très bien faite (Dr DUCAUER, *Montpellier-Méd.* 1891 T. II) :

« Immédiatement après le passage du stylet sur un point quelconque du corps, apparition d'une raie blanche en rapport avec la pression plus ou moins énergique du stylet.

« Cinq secondes après et parfois moins, teinte rosée suivant le trajet du stylet ; *(A suivre).*

PSYCHOLOGIE THÉATRALE

A l'Opéra-Comique, Mme Butterfly, présente diverses mentalités qui sont intéressantes à étudier ;

Durant une courte résidence qu'il fait au Japon, un officier de marine américain contracte un mariage passager avec avec une japonaise : c'est l'usage dans ce pays paraît-il.

Puis il part, ne s'occupe plus ni de la mère, ni de l'enfant issu de cette alliance, retourne en Amérique, s'y marie, et un beau jour revient chercher son enfant et l'arracher à sa mère.

Il y a là des mentalités différentes qui amènent une situation cruelle.

D'abord celle de la mère qui aime toujours l'officier, qui l'attend fidèlement sans perdre courage, et qui finalement rend l'enfant, le laisse emmener et se tue.

Celle de l'officier qui se marie avec une autre femme, vient arracher un enfant qu'il ne connaît pas, à une mère qui l'adore.

Enfin celle de la femme américaine qui, par sa présence, accepte le passé de son mari dans ce qu'il a de moins grand, devient sa complice active en consentant à la séparation du fils et de la mère pour donner sa protection d'épouse à un enfant qu'elle n'a aucune raison d'aimer et de chérir.

Ce rôle est odieux. Si la situation se passait entre gens de même race, entre' Japonais, le dénouement paraîtrait moins dur, mais elle gagne en sentiment dramatique par l'opposition de deux races différentes,

Je ne pense pas qu'une Américaine s'abaisse au rôle d'arracher à une mère un enfant qu'elle a toutes les raisons possibles d'ignorer et de ne pas aimer.

Voilà pour la pièce. Quant à la musique, elle plaît beaucoup au public.

La Direction de l'Opéra-Comique a poussé au plus haut degré le souci de l'exactitude tant pour les décors que pour les jeux de scène si fidèlement représentatifs de la vie japonaise.

Mme Carré qui remplit le rôle de Mme Butterfly, est obligée de chanter dans les postures les plus difficiles, parfois couchée à terre et pourtant sa voix sort pure et fraîche. Quant à son jeu, il est d'une souplesse remarquable et fait l'admiration de tous.

Jean Périer dans le rôle du Consul, sait éveiller une émotion intense. Le duo de la lettre nous transporte dans le ravissement d'une tendresse étrangement douloureuse.

L'orchestre doit être loué, car il est parfait. Dans le cours de la pièce il se détache de jolies phrases mélodiques jouées avec une grande finesse et une grande pureté de son par le délicat premier violon solo, M. Italiander.

PSYCHOLOGIE MUSICALE

Le Concert Touche

On monte par un escalier dont les murs sont ornés de bas-reliefs peints avec un si grand sentiment de vie qu'on veut tâter de la main pour s'assurer de leur réalité.

La salle est d'une telle hauteur de plafond qu'elle surprend, à cet endroit de Paris ; on croirait entrer dans la demeure d'un grand seigneur. Elle est toute en longueur et les murs sont couverts de peintures curieuses qui ne manquent pas de fixer les regards du visiteur. L'impression artistique qui s'éveillait, grandit et arrive à son *summum* d'intensité, quand le maître de l'endroit, M. Touche, fait vibrer la salle sous la maîtrise de son archet dominateur. Le mot n'est pas trop fort. M. Touche domine. Tour à tour il joue, il

bat la mesure, il conduit, il dirige de son archet, qui lui sert de bâton de chef d'orchestre.

Dès qu'il joue, malgré le nombre des autres instruments, il s'empare de l'oreille des auditeurs.

M. Touche est un conducteur émérite. Son orchestre vibre et entraine. Aussi il réunit un public enthousiaste qui ne voit et ne jure que par lui.

Le concert Touche fait œuvre d'accoutumance musicale. Faire connaître les maitres, faire revivre leur époque, voici le but et l'effort de cette phalange d'artistes. Présenter au public de véritables musiciens connaissant leur art et se jouant des difficultés de leurs instruments ; y joindre la présence de solistes de premier ordre tous virtuoses dans leur art, qu'ils soient chanteurs ou instrumentistes, ont été les tours de force que les concerts Touche ont réussi à exécuter.

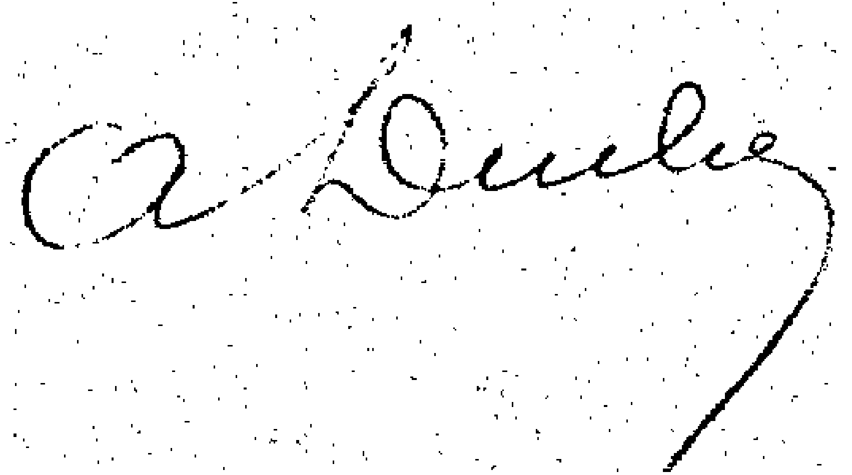
Il faut de ces batailles et de ces conducteurs d'hommes pour conquérir le public et le retenir à soi. L'âpreté de la lutte, l'amoncellement des difficultés, l'apathie d'un public qu'il faut enthousiasmer, auraient pu amener un découragement compréhensible chez des gens pétris de sentiments et d'émotions, comme le sont les musiciens ; il n'en a rien été. Longuement, ardemment, avec une grande foi et une invincible constance, les organisateurs du Concert Touche ont continué leur œuvre de vulgarisation musicale, ont conquis un public, se sont créés des amis, et ont gardé de fidèles auditeurs.

NÉCROLOGIE

C'est avec peine que nous enregistrons le décès de M. H. Dabot, ancien avocat, ce lettré fin et délicat dont les écrits ont jeté un jour curieux sur la mentalité de toute une époque. Ses ouvrages destinés à ses parents et à ses nombreux amis sont devenus très rares. Les travaux du grand économiste Le Play ne furent pas sans influencer ses œuvres, très indirectement il est vrai. Peut-être aurons-nous un jour l'occasion de le démontrer. Nous remercions vivement M. Perrault-Dabot, Inspecteur des Monuments historiques, gendre du défunt de l'envoi gracieux qu'il nous a fait d'un de ces introuvables volumes.

Le Gérant : A. Ducloz.

7663-08. — Imprimerie F. Ducloz, Moûtiers (Savoie)



AVIS

La *Revue* recevra avec plaisir toutes les communications ayant trait à la Mentalité, à la Psychologie, aux Phénomènes psychiques, et se mettra à la disposition de tous pour l'étude et l'expérimentation des phénomènes de ce genre.

Elle instituera aussi des moyens de contrôle qui permettront de vérifier après un certain délai et sans crainte de supercherie les expériences projetées ou en cours.